

Hommage à Justo Gallego

Il y a la vie. Et il y a quelque chose qui parvient parfois à la cerner, à rendre ses stupeurs et sa variété, l'intensité de ses joies comme celle de ses défaites ; cette chose s'appelle *l'art*, en l'occurrence ici la littérature. Je suis persuadé qu'une fiction mettant en scène un ermite ayant élevé de ses mains une cathédrale serait jugée invraisemblable. Et pourtant il existe, cet être d'os et de chair. Il se nomme Justo Gallego Martinez et il officie, comme le héros qu'il m'a inspiré, à Mejorada del Campo.

Baptisée par lui Nuestra-Señora-del-Pilar, en l'honneur de la Vierge du Pilar, voilà près d'un demi-siècle que sa cathédrale pousse obstinément sur un ancien champ de blé hérité de feu ses parents agriculteurs. Né en 1925 (selon ses dires), Justo Gallego a aujourd'hui quatre-vingt trois ans, la main calleuse mais robuste, et l'œil brun qui pétille. Je l'ai rencontré le 28 juillet 2008, comme on ouvre un livre de légendes dont la force magique vous envoûterait à jamais.

Avant cette rencontre, Justo et sa cathédrale tenaient pour moi de l'image pieuse. Une image d'un autre temps (d'un temps hors du temps) dessinée par les médias modernes : un documentaire télévisé de Xavier Baudouin aperçu sur ARTE, des articles de journaux internationaux (dont certains sont encore en ligne), des photogra-

phies et des commentaires d'amateurs sur la Toile, des vidéos sur le site de You Tube. Tous ces supports ont gravé une sorte d'icône en exagérant certains traits et en déformant parfois la réalité afin de créer du sensationnel. Justo joue même dans un spot publicitaire de Coca-cola vantant la boisson gazeuse Aquarius, tourné autour de sa cathédrale et diffusé en Espagne en 2005. Une ironie auréolait le personnage, que je souhaitais démêler.

En même temps, je demeurais fasciné depuis Strasbourg par cet homme qui, malheureux comme la pierre après avoir été banni de son paradis monacal (le couvent de Santa Huerta à Soria), s'était promis de la dompter. C'était du moins ce que prétendaient ces différentes sources. Atteint de la tuberculose, Justo en avait réchappé et attribuait ce miracle à la Madone. C'est pourquoi il avait voulu lui rendre grâce, posant la première dalle de ce qui deviendra son œuvre — son chef-d'œuvre — un 12 octobre, jour de fête de la Vierge du Pilar. « Au départ, me racontera-t-il, je voulais m'inspirer de la Santo Francisco el Grande, à Madrid, où j'aime aller encore aujourd'hui. Et puis j'ai décidé de faire quelque chose d'encore plus grand. Comme un château. »

Il a en tête Sainte-Sophie de Constantinople. Les habitants de Mejorada ricanent ou se scandalisent. La mairie, comme l'évêque, l'observe avec scepticisme. On le surnomme « le bouffon de Dieu ». Lui n'en a cure, il persévère. Paysan en parallèle, il vend quelques terrains pour payer ses impôts et financer la construction. Il recycle ce qui est possible : ici un pneu enduit de mortier tient lieu de chapiteau à colonne, là c'est une

collerette de seaux en plastique blanc qui orne une tour. *J'ai vu cela.* Et c'est ici que s'achève la frontière entre mythe et réalité, entre ce qui est peut-être vrai et ce qui l'est assurément, à savoir : les huit mille mètres carrés de la construction, sa coupole de trente-sept mètres de haut pour onze de diamètre, les deux tours de la façade occidentale à peine moins hautes, les cinq tourelles latérales, les quatre presbytères, les deux cloîtres, la salle capitulaire, la sacristie, la future bibliothèque, la crypte aux marches carrelées, les fresques religieuses, les bustes de statues à hauteur d'homme, les vitraux réalisés à la main... J'en passe, car — vous le savez maintenant — la pierre a son langage que le langage ne connaît pas : on ne raconte pas une cathédrale. On la regarde, on la contemple. On s'en inspire, on s'y recueille. On la touche. Et, comme Saint Thomas, on veut finalement toucher le génie qui l'a élaborée.

Ce matin du 28 juillet 2008, il faisait bleu. Démesurément bleu au-dessus de Madrid. Et chaud. Les gaz d'échappement fermentaient dans la gare routière souterraine, station de métro *Avenida America*. Bus 282.

— C'est pour la cathédrale ? demande le chauffeur.

La « campagne améliorée » attire donc bien les touristes.

— Oui, répond Pilar Morales, l'amie espagnole qui nous accompagne et nous servira de traductrice.

— Vous descendez au terminus.

Le long de l'autoroute qui mène à Mejorada, le soleil grille les terres arides, jaunit les champs. La crise immobilière a laissé des traces visibles, plusieurs constructions sont au point mort. Pendant le trajet, j'envisage à quel point Justo sera différent du personnage de fiction que j'ai imaginé après avoir eu écho de son histoire. Je ne sais même pas s'il sera bien là, n'ayant eu aucun moyen d'entrer en contact avec lui.

Moins d'une demi-heure plus tard, alors que nous traversons le bourg, les nervures d'acier de la grande coupole apparaissent soudain dans la vitre du car, au-dessus des arbres. Elles sont bleu-roi, plus foncées que l'azur qu'elles emprisonnent. Terminus. On dévale une petite rue (*l'alle de los abogados laboristas*) et voilà qu'elle surgit. Notre-Dame-du-Pilar. Colossale et semblable aux images vues sur Internet. Comme si — c'est une fausse impression — la construction n'avait guère progressé depuis deux ou trois ans. Elle se situe juste devant un rond-point, à la croisée des rues Santa Rosa et... Antonio Gaudí !

Les rares passants la négligent ; elle fait partie de leur paysage. D'ailleurs, si l'on excepte les grandes marches circulaires du parvis, de couleur sable, le squelette des différends dômes peint en bleu et la base de béton gris, sa couleur rouge-brique dominante la confond avec les habitations alentour. C'est sa taille prodigieuse et ses formes rondes ou hérissées — les armatures et charpentes de fer — qui l'en démarquent. Des pins verts, qui fusent vers le ciel, flanquent son côté gauche. C'est Justo qui les a plantés, comme il a lui-même boisé le jardin d'enfants qui s'étend de l'autre côté du rond-point.

La cathédrale longe toute la dernière partie de la rue Antonio Gaudí, soit une bonne cinquantaine de mètres assez pentus². Aussi le portail et le parvis reposent-ils sur une fuite d'escaliers qui les surélèvent, conférant à la façade occidentale davantage de majesté. Le soleil se réverbère puissamment sur ces marches claires. Des barreaux bleus — toujours le même bleu — verrouillent l'accès de l'entrée principale où s'entassent pêle-mêle cartons et planches.

Soudain, sur ces vastes vagues lumineuses, voltige un petit bonhomme. C'est lui : le maître des lieux. Reconnaissable au premier coup d'œil avec ses courts cheveux gris et sa calotte de laine couleur tomate. Il porte un bleu de travail, un pantalon de toile et des espadrilles — le manche rouge d'un cutter dépasse de la poche de son tablier. Le rouge et le bleu, encore. Les mêmes couleurs que son église, les mêmes apprêts de même couleur que dans les films où il s'affaire. Comme s'il avait construit un personnage, maîtrisait les règles du marketing. Et pourtant il semble on ne peut plus vrai, authentique.

Il m'ignore avant de me jeter un seul regard, fugace et dur. Il me glace — sous la canicule. Pourquoi j'empiète sur son territoire ? *Qu'est-ce qu'il vient faire ici, celui-là, avec son appareil photo et son carnet à la main ?* Il bougonne, déboules les escaliers en râlant. Il est précédé d'un type un peu plus grand que lui, aux cheveux noirs et bouclés, la cinquantaine. En bas, en face des marches, il y a un marchand de légumes et un camion achalandé

2. Vu son emplacement, me dira Justo, il était impossible d'orienter la cathédrale vers Jérusalem, contrairement à ce que prétendent certaines sources.

en matériaux. Justo shoote dans des morceaux de ferraille qui traînent là. Puis les trois hommes s'entretiennent assez vivement pendant que nous contournons la cathédrale pour y pénétrer par le bas-côté.

Je suis déçu par cet accueil froid, même si j'avais anticipé la rusticité de Justo : un paysan bigot, tout entier absorbé par sa ferveur et son défi, pouvait-il ne pas être fruste, farouche au point d'être misanthrope ? Je me console avec le privilège de visiter à mon gré cet édifice famineux qui produit à la fois l'effet d'un sanctuaire et d'une caverne d'Ali-Baba, où les crucifix voisinent avec des bibelots témoignant d'un esprit plus facétieux que rigide. La première chose sur laquelle on tombe en entrant, c'est une grande boîte en fer bleue, rivée au sol, destinée à recueillir... vos dons ! Il ne perd pas le nord, Justo. Et il commence à nous amuser. Car au mur d'en face pend une grande pancarte jaune, très voyante, sur laquelle il a carrément inscrit ses coordonnées bancaires en lettres capitales. Je les recopie tels quels, à sa demande :

*PARA DONATIVOS POR INGRESO
EN BANCO ; BANCO POPULAR EN
C/CORRIENTE N° 70/10731-09 AGENCIA : 540
A NOMBRE DE : JUSTO GALLEGO MARTINEZ
MUCHAS GRACIAS*

Une belle lumière se répand par les vitraux sommaires et la coupole inachevée, fourbissant les échafaudages poussiéreux dressés dans le transept. On travaille aux

fresques colorées. Trois ou quatre ouvriers participent au labeur. À l'un deux, Justo (revenu à l'intérieur) hisse une radio à l'aide d'une corde. Nous nous promenons toujours. Voici une reproduction du suaire du Christ, un plan de la construction à l'échelle un centième, un poème à la gloire du maestro... Ce dernier a placardé, sur un grand panneau d'affichage plastifié, des photocopies d'articles qui lui sont consacrés. À côté de ce surprenant press-book, l'une des maximes calligraphiées à la craie sur les parois affirme : « Qui a Dieu en lui ne manque de rien » (*Quien a Dios tiene nada le falta*). N'y a-t-il pas ici comme une friction tectonique entre la publicité la plus ostentatoire et cette phrase spirituelle qui prône la frugalité ? Justo serait-il un paradoxe vivant ou simplement un être soucieux comme tout un chacun d'être reconnu, un homme qui ne s'est pas tout à fait résigné à vivre hors de son époque et n'a pas complètement raté le train parfois cynique de la modernité ? Et cependant tout, dans sa cathédrale, demeure le fruit de la force humaine. Jamais de grue, de machine. La seule mécanique du cœur a triomphé.

Depuis quelques minutes, nous discutons avec le contremaître aux cheveux bouclés qui le précédait tout à l'heure. Il se nomme Ángel López Sánchez. Je suis donc entouré d'êtres aux consonances célestes, lui l'ange — signification de *ángel* — et mon amie Pilar, qui porte le nom de l'Immaculée Conception (tandis que son patronyme, Morales, rassure aussi). Justo Gallego, « le juste de Galice », a-t-il été sensible à cette onomastique ? Quand il nous rejoint, en tout cas, nous avons déjà bien sympathisé avec Ángel, homme affable, détendu, à la plaisanterie facile. Artisan en congé depuis deux ans,

vivant de chantiers ici et là, il assiste l'ancien depuis dix-huit ans. Aujourd'hui il s'attache à confectionner un vitrail circulaire à l'effigie de l'agneau — tous les vitraux représentent soit l'agneau, la colombe ou l'œil. Une certaine économie, une certaine simplicité du trait s'imposent, c'est ce qu'on appellerait de l'artisanat ou de l'art brut. Ángel badigeonne le verre circulaire de colle spéciale et y saupoudre ensuite des cristaux de verre rouges ou jaunes, en alternance. Chaque rayon doit avoir la même largeur, précisément. Ángel s'applique, mais Justo rouspète :

— Tu es le roi du travail bâclé !

Il y a de l'affection dans cette réprimande, et aussi un peu de spectacle. Nous l'observons tourner autour de la table sur laquelle repose le vitrail (nous nous trouvons dans ce qui correspondrait au déambulateur). Justo inspecte le moindre grain de verre, aplanit délicatement, à l'aide du paquet de cigarettes de son comparse, les cristaux mal disposés. Il grimace quand il frise la perfection. Nous sourions, car il a quelque chose de comique. Son accoutrement, ses gestes d'écolier méticuleux, son quelque chose de Louis de Funès et de grand Schtroumpf sans barbe, il est touchant. Mais à ce rythme-là, il lui faudra deux ou trois jours pour achever le vitrail... Dans la fraîcheur du lieu sacré, le temps s'est suspendu.

Quand Justo lève enfin les yeux, Pilar se lance dans les présentations. Certes, Ángel nous a prévenus qu'il se méfie des touristes — il n'aime pas être dérangé dans son travail — et surtout des journalistes, lesquels lui auraient promis des fortunes sans jamais lui verser un kopeck. La télévision se serait montrée particulièrement avare. Il

ne peut financièrement compter que sur lui seul. Aussi quand Pilar lui annonce que j'écris un livre, il fulmine :

— Un livre ? Eh, pour quoi faire ? le vendre ?

Mais elle garde le sourire, installe le dialogue. D'ailleurs mon livre, à ce moment-là, je m'en fiche. Ce que je veux, c'est dire au vieil homme mon admiration, à quel point ce qu'il a accompli est extraordinaire et nous émerveille. *Extraordinario* ! Peu à peu il se décrispe.

— Vous êtes croyants ? interroge-t-il.

Peu important mes états d'âme.

— Oui, répondons-nous.

Il paraît alors plus en confiance. Et quand Pilar compare Ángel au fidèle serviteur Sancho Pança, il exulte même :

— C'est moi le vrai Don Quichotte !

Son sourire mange soudainement tout son visage. On dirait les créneaux d'un château, vu l'alternance des dents et des trous.

Puis il se remet au travail. Parsème minutieusement les cristaux de verre. J'aimerais l'aider. Je me penche à ses côtés.

— Il faut du doigté ! grogne-t-il.

Ángel me passe le pot de colle dans une moue complice, me faisant signe de l'étaler. À peine ai-je commencé de le faire que Justo m'arrache le petit pinceau des mains.

— Comme la peinture ! dit-il en dessinant des ronds. Comme la peinture !

Petit à petit il nous accepte comme collègues. L'autre jeune femme qui m'accompagne, Laetitia, possède un charme blond qui ne semble pas laisser Ángel indifférent. Distrain plusieurs fois par son téléphone

portable, il l'invite à le remplacer dans la réalisation des rayons.

— *Perfecto ! Perfecto !* s'écrie Justo.

Il prévient que le seul horizon possible, c'est la perfection.

— Ici jaune, ici rouge ! *Amarillo, rojo ! Rojo, amarillo !*

Amarillo, la couleur du maillot glorieux que le cycliste Carlos Sastre a conquis à Paris, mais le plus géant des deux n'est peut-être pas celui que l'on croit.

Après avoir concédé qu'« il ne faut pas être tout à fait normal pour construire quelque chose comme ça », Justo devient de plus en plus bavard. Il nous évoque ses jeunes années, plus frivoles qu'on aurait pu l'imaginer. « J'ai connu des filles, mais l'amour le plus grand c'est l'amour pur de Marie ! » Voilà que cet amour pur l'enflamme et il répète ces mots à l'envi : *l'amour pur*. Cite à plusieurs reprises son livre de chevet, une sorte d'évangile de la Vierge : *Las Místicas de Dios escrita por María Jesús de Ágreda*. Il insiste pour que nous en achetions chacun un exemplaire.

— Un exemplaire par personne, compris ? Pas un exemplaire pour vous trois : un par personne !

— Malheureusement je ne maîtrise pas l'espagnol... répliqué-je.

— Pourquoi ? Tu es fâché avec l'Espagne ?

Il se propose même de nous offrir l'opus en question. Il en a déjà acquis et distribué une quarantaine d'exemplaires. « Quand on trouve une lumière dans un livre, il faut la partager » dit-il.

Justo n'a rien de l'illettré décrit dans les articles de journaux et sur Internet. Il lit la Bible tous les jours,

écume souvent les librairies chrétiennes de la capitale, et il écrit — je l'ai vu griffonner à l'intérieur du paquet de cigarettes — même si son espagnol littéraire ne serait pas parfait, à l'instar de cette autre devise marquée sur les murs : *Todo lo puedo en Aquel que me conforta*, « Je peux tout faire pour celui qui me conforte ». Justo n'est pas non plus cet ermite qui ne s'évaderait jamais de la communauté urbaine de Madrid : il se rend régulièrement à Tolède pour y admirer la cathédrale et à Saragosse (à deux heures de voiture de Mejorada) pour voir son ami l'évêque, don Manuel Ureña. S'il y a une solitude et un repli chez Justo, c'est ceux qui consistent à ne pas faire d'efforts pour comprendre celui qui ne le comprend pas. C'est à nous d'essayer d'entrer dans son univers. La porte de sa cathédrale, même encombrée, reste grand-ouverte.

Quel avantage y aurait-il pour lui à vivre comme tout le monde ? Pourquoi par exemple relèverait-il son courrier ? C'est avec Ángel qu'il convient de correspondre, c'est lui qui s'occupe d'une certaine intendance. Et on peut supposer que l'idée du panneau d'affichage publicitaire n'a pas forcément jailli dans l'esprit du maître. D'ailleurs, Justo ne possède pas de chez-lui, ayant investi tous ses deniers dans sa basilique. Son chez-lui, c'est elle et le ciel. Il vit avec son beau-frère, dans la maison de sa sœur récemment décédée — il lui en reste une autre, ces paysans formaient une petite famille. Le beau-frère se pointera en fin de matinée, s'appuyant sur une canne, vêtu d'une chemise à rayures rouge et blanche et d'une casquette bleue estampillée Nokia. Les deux filles qui m'escortent lui plaisent bien mieux que l'amour pur ! Il veloute du mieux qu'il peut sa voix de

stentor enrouée, rauque comme un camion. Il a l'œil coquin, couleur cyan, et l'éclat de rire des vieux du Sud — mais plus aucune dent. On le croirait tout droit sorti du *Petit monde de Don Camillo*.

C'est l'heure du déjeuner. D'habitude le maestro cuisine. Mais l'un des ouvriers vient d'apporter quelques réjouissances : un plateau de mignardises. Justo s'en détourne aussitôt et leur préfère les cacahuètes locales dont un villageois lui a donné un panier plein, qui trône sur l'établi. Je pense à mon arrière-grand-père italien, qui se contentait toujours du minimum, du nécessaire, ayant grandi et vécu dans l'austérité. Quand on lui proposait un mets sortant de l'ordinaire, comme les huîtres, il le déclinait en déclarant : « On peut vivre sans ça. »

Ángel offre de nous servir et indique à Justo les gâteaux aromatisés au coco. Alors il se laisse tenter.

— J'adore la noix de coco, dit-il.

Nous lui évoquons celles de Martinique, vertes et à la crème onctueuse.

— La prochaine fois que vous viendrez me voir, apportez-m'en une.

Il ne termine pas son dessert, picore plutôt ses cacahuètes. Fluet comme un pinson, il dégage une telle vigueur ! À quatre-vingt trois ans. La restriction calorique préserverait-elle, en définitive ?

— Mon plat favori, précise-t-il, ce sont les tomates et les patates-frites (*patatas fritas*). J'aime bien la morue aussi, mais je ne mange jamais de viande. Il faut laisser les animaux vivre. Les cochons, c'est l'origine du monde !

On se fend la poire. Il ne se rend pas compte de l'humour que provoquent son décalage, sa marginalité,

sa manière originale de voir les choses. Je souhaiterais en cet instant apprendre à la perfection une langue entière, l'espagnol, simplement pour pouvoir saisir chacun de ses propos, y compris les plus triviaux, comme des perles qu'on ne jettera pas aux cochons — même s'ils sont l'origine du monde. Quelle grande phrase, quand même !

Justo nous a donc acceptés. Apprivoisés, dirais-je, au sens où l'entend le renard du *Petit prince*. Ce qui n'est pas le cas de la dizaine de touristes qui se sont aventurés dans son temple pendant les quatre heures où nous y étions. Le vieil homme ne leur a consenti qu'un regard dédaigneux ou méfiant, parce qu'ils n'ont pas osé — ou pas voulu — s'intéresser davantage à lui, à son œuvre, forcer un peu le portail protégé de l'apparence et de l'incongruité.

Ángel, lui, veut aller plus loin. « Vous êtes nobles » nous dit-il. Il parle de la noblesse du cœur. Et nous invite à monter jusqu'à la coupole, ce que personne n'est autorisé à faire, la mairie l'ayant en outre formellement interdit pour raison de sécurité. Au cours de l'escapade par des escaliers en colimaçon, il nous révèle des interstices, des astuces de construction. On se demande toujours comment cette dernière peut tenir. Les agglos rougeâtres, par exemple, ne s'encastrent pas mais se superposent, défiant une règle élémentaire de construction. Ils sont de plus placés dans le mauvais sens, les trous vers l'extérieur — alors que ceux-ci sont destinés à recevoir du béton pour consolider l'ensemble — et cela donne aux parois l'allure étrange d'une éponge. Mais le rationnel paraît ici bien vite superflu. Car là-haut, c'est grandiose, époustouflant. Marchant sur le toit, on a l'impression d'embrasser l'absolu du ciel. Les avions

nous frôlent la tête — il en passe un toutes les minutes trente, l'aéroport de Bajas n'étant qu'à quelques kilomètres. On nage dans le bleu. Le vent nous ébouriffe les cheveux, on distingue tout Madrid, les crêtes de la sierra de Guadarrama, les plateaux arides, la piscine d'un voisin ou l'enseigne du centre d'activités culturelles, juste devant la façade occidentale. Quelle fantaisie de poète d'avoir conçu une cathédrale ici ! J'y viendrai tous les jours si j'habitais dans le coin. M'enivrer de cette folie magnifique et vérifier que la troisième maxime crayonnée sur les murs n'est pas une chimère : *Fuerza animo para acabar sueño* : « De la force, du courage pour accomplir votre rêve ».

Nous redescendons. Je ne sais comment remercier Justo et Ángel. Ce dernier plaisante à demi en proposant d'embaucher Laetitia, qui a réalisé trois rayons du vitrail. Un sourire, une poignée de main chaleureuse suffiront. Aux filles Justo serre également la main, il ne leur fait pas la bise, car il veut rester fidèle à l'amour pur de Marie. Avant de prendre congé, je lâche un mot sur la cathédrale de Strasbourg et son unique tour.

— Quelle hauteur ? demande-t-il.

— J'ai oublié...

Il insiste, le feu dans les yeux.

— Elle mesure combien ?

— Elle a longtemps été la plus haute du monde.

— Mes tours atteindront soixante mètres, au final !

Puis il se précipite vers l'ouvrier qui peint les fresques.

C'est ainsi que je le quitte. Ou qu'il me quitte. Sur cet orgueil de la hauteur, qui est le sien.

Avant de sortir, je glisse un billet dans la tire-lire en fer bleue, sous l'œil narquois du beau-frère, assis sur une chaise, aux aguets. Il se lève d'un coup, affriolant et avide de saluer les jeunes femmes. Il les couvre de compliments. Depuis le chambranle, on aperçoit le clocher de la petite église du vieux bourg. C'est là que Justo va à la messe le dimanche. Elle a l'air terriblement banale, cette église.

— De rencontrer ce type, ça te fait croire à l'existence de Dieu, me souffle Laetitia alors que nous rebroussons chemin.

Nous sommes subjugués, enchantés. Pour très longtemps. Je me retourne plusieurs fois vers la façade occidentale. Vers les escaliers de ses tours inachevées, qui se finissent dans l'azur. Qui est le véritable roi du ciel ? Je l'ignore. Comme j'ignore si la foi déplace des montagnes. Mais je sais à coup sûr qu'elle fait bâtir des châteaux en Espagne.

Olivier Larizza